

quel corps civique ? pourquoi ne serait-ce pas simplement la promotion automatique d'un magistrat sorti de charge ? Enfin la notion récurrente de nom « distingué » (n° 33, 35, 41...) me paraît un jugement de valeur moderne non pertinent. Sur le plan religieux, on regrettera une référence excessive aux « eaux guérisseuses » et à la « plasticité » de certains dieux qui seraient multifonctions. Au total donc un excellent corpus, une bonne introduction à l'histoire de la cité, mais qui impose une certaine prudence dans les commentaires spécifiques de chaque inscription.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Katharina BOLLE, Carlos MACHADO & Christian WITSCHER (Ed.), *The Epigraphic Cultures of Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol., 615 p. (HABES. HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 60). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-11558-2.

Cet imposant volume, qui réunit les contributions d'un colloque international qui s'est tenu à Heidelberg en 2009, a pour but de mieux cerner la diversité des pratiques épigraphiques dans l'Antiquité tardive ainsi que, de façon plus large, de s'interroger sur la place des inscriptions dans l'Empire romain à partir du IV^e siècle de n. ère. L'épigraphie tardo-antique a longtemps souffert de jugements négatifs, autant liés à des arguments quantitatifs (le nombre d'inscriptions diminue fortement à partir du milieu du III^e siècle) qu'à la dépréciation plus générale de la période chez les spécialistes des siècles précédents. Si on a longtemps traduit les particularités de l'Antiquité tardive en termes de déclin, les recherches de ces dernières décennies ont permis d'appréhender cette période comme un champ d'étude en soi afin d'en dégager les dynamiques qui lui sont propres. C'est dans le cadre du renouveau des études tardo-antiques que les inscriptions de l'Antiquité tardive sont analysées ici pour elles-mêmes, en tant que productions originales de cette période féconde. Les éditeurs de ce volume proposent de s'emparer des différences entre les inscriptions classiques et celles de l'Antiquité tardive pour tenter de comprendre la place des inscriptions dans les nouvelles structures sociales, politiques et religieuses de l'époque. C'est que, comme le précisent Katharina Bolle, Carlos Machado et Christian Witschel (p. 15-30) dans l'introduction, la période voit, outre une diminution importante du nombre de textes inscrits, des transformations majeures dans la pratique épigraphique : changement au sein des formules et des systèmes onomastiques ; plus grande hétérogénéité, liée entre autres à de fortes disparités entre régions de l'Empire ; changement des lieux de visibilité des honneurs rendus aux empereurs ; préférence pour les inscriptions versifiées, avec un succès croissant des épigrammes ; importance grandissante de l'épigraphie funéraire ; innovation dans les mosaïques, notamment dans les églises ; appauvrissement de l'épigraphie municipale ; ou encore nouvelles façons de réutiliser des matériaux anciens qui occupaient en nombre le paysage urbain des cités tardo-antiques. – Comme l'indique son titre « Regional Studies », la première partie réunit des études régionales afin de quantifier les changements et de mieux mesurer les disparités non seulement d'une province à l'autre mais parfois également d'une cité à l'autre au sein d'une même province. Christian Witschel (p. 33-53) propose une synthèse des pratiques épigraphiques dans l'Ouest de l'Empire, Judith Végh (p. 55-

110) se charge de l'Hispanie, Lennart Hildebrand (p. 111-146) de la Gaule méridionale, Katharina Bolle (p. 147-212) de la province italienne *Tuscia et Umbria*, Ignazio Tantillo (p. 213-270) de l'Afrique romaine, Stephen Mitchell (p. 271-286) de l'Asie Mineure et Leah Di Segni (p. 287-320) des provinces *Palaestina et Arabia*. Ces contributions proposent des cartes et des tableaux, ainsi que des tables en couleur reprises à la fin du volume. – La deuxième partie du livre, « Genres and Practices », se focalise sur différents types d'épigraphie. Carlos Machado (p. 323-361) étudie le phénomène de remploi des bases de statues et des textes qui y sont gravés en Italie, tandis qu'Ulrich Gehn (p. 363-405) analyse la relation qu'il y a entre statue et inscription à partir du corpus des statues de *togati* que l'on peut encore associer à leur base. Dans « Orations in prose » (p. 407-425), Silvia Orlandi analyse les inscriptions honorifiques en contexte funéraire pour dégager les nouveautés que présente ce type d'inscriptions dans l'Antiquité tardive, où les listes arides des postes successifs du défunt font place à des textes raffinés dont la langue ampoulée est inspirée par la rhétorique. La contribution de Lucy Grig (p. 427-447) porte sur les inscriptions funéraires métriques de Rome et celle d'Erkki Sironen (p. 449-470) analyse les influences littéraires des épigrammes en Grèce. Denis Feissel (p. 473-500) clôt cette partie en répertoriant et étudiant les attestations épigraphiques des fonctions municipales traditionnelles de *curator*, *defensor* et *pater civitatis* dans l'Orient romain tardif. – La troisième et dernière partie, intitulée « The New World of Christian Epigraphy », interroge l'impact du christianisme sur les nouvelles formes d'épigraphie tardo-antiques. Dans leur contribution méthodologique, Charlotte Roueché et Claire Sotinel (p. 503-514) reprennent l'histoire du champ d'étude « épigraphie chrétienne » et parviennent à la conclusion que cette catégorie induit un biais dans les analyses et ne rend pas justice à la complexité du monde tardo-antique. De leur avis, le vocable « épigraphie chrétienne » (Christian Epigraphy) devrait être abandonné au profit de celui, plus neutre, d'« épigraphie tardo-antique » (Late Antique Epigraphy), fondé sur un critère chronologique. Notons qu'elles ne mentionnent (ni ne critiquent) pas la récente base de données en ligne des inscriptions chrétiennes de Grèce et d'Asie Mineure *ICG – Inscriptiones Christianae Graecae* (<http://www.epigraph.topoi.org>), à laquelle contribuent pourtant deux auteurs du volume, à savoir S. Mitchell et E. Sironen. Il faut peut-être y voir une divergence de points de vue entre les auteures et d'autres participants. À titre d'exemple, S. Mitchell affirme que « Late Roman epigraphy is overwhelmingly an overtly Christian phenomenon. This is more than simply a statement that the inscriptions of Late Antiquity were erected in a largely Christian context. With very rare exceptions, the inscribed texts of the period between ca. 350 and 600 displayed the hall-marks of Christianity and thus through their very presence helped to create the Christian environment in a material and monumentalised format » (p. 279). C'est en cela que réside l'intérêt de l'ouvrage, qui offre à la fois de très solides études de cas et des pistes de réflexions ouvertes qui viendront à coup sûr nourrir les discussions futures. La contribution de Georgios Deligiannakis (p. 515-533) concerne les attestations des hérétiques que l'on peut déceler dans les inscriptions trouvées dans plusieurs îles égéennes. Rudolf Haensch (p. 535-554) propose une étude comparée des inscriptions trouvées dans les mosaïques des églises du Proche-Orient et celles d'Italie. Mark Handley (p. 555-593), enfin, s'intéresse à la problématique du prétendu déclin de l'écrit à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge à

travers le corpus des nombreux graffiti trouvés en Espagne, Gaule et Italie. Le livre est dépourvu de conclusion et d'index, mais cela ne nuit en rien à la grande qualité de cet ouvrage très cohérent qui pose les jalons de futures études sur la culture épigraphique de l'Empire romain tardo-antique. Aude BUSINE

Iman WILKENS, *La guerre de Troie a bien eu lieu... mais ailleurs*. Traduit de l'anglais par Jacques Guiod. Préface de Franc Ferrand. Édition révisée et augmentée. Paris, Plon, 2017. Prix : 22,50 €. ISBN 9782259259774.

Il volume costituisce la versione aggiornata di un'opera che fu accolta negli anni Novanta da un diffuso scetticismo, compendiato nell'articolo di A. Snodgrass («A Paradigm Shift in Classical Archaeology?», *CAJ* 12 [2002], p. 190) che ne smontò l'ipotesi generale e le supposte evidenze archeologiche; viene così da chiedersi quale sia il senso di una nuova edizione, spenta la nouvelle vague del revisionismo un po' dilettantesco sulla geografia omerica e delle letture bizzarre e non specialistiche che fiorirono alle diverse latitudini (cf. F. Vinci, *Omero nel Baltico*, 1995). – La tesi di Wilkens si riduce in breve all'assunto secondo il quale i poemi omerici non sarebbero che la versione rimaneggiata in greco di saghe celtiche dell'età del bronzo. In forza di questa ricostruzione, che definire fantasiosa è eufemistico e che l'autore non spiega né dimostra, nonostante la profusione di carte, disegni e mappe improbabili, la geografia omerica, da secoli croce e delizia dei filologi, si spiegherebbe perfettamente: basterebbe riposizionare il catalogo delle navi e l'oceano solcato da Odisseo nell'Atlantico e ricalcolare di conseguenza, in base alla nuova "geolocalizzazione" fornita, tempi di navigazioni e rotte marittime, e ottenere una perfetta quadratura del cerchio. Nella rilettura di Wilkens, che ricalca in realtà quella ottocentesca di Cailleux, Omero non è che il ricettore di una memoria druidica e i poemi si lasciano leggere in una chiave gnostico-iniziatica (la presentazione della "filosofia" dei poemi è lacunosa e anacronistica, e rivendica una "matrice" celtica imprecisata, in una giustapposizione di piani irrelati, si vedano soprattutto le p. 60-61). L'assenza di ogni qualsivoglia prospettiva storica e religiosa seria appare evidente, e non necessita di puntigliose puntualizzazioni, tanto la disamina dell'autore appare grossolana e tesa a una sintesi impossibile. La lettura simbolica di Wilkens non tiene conto della dimensione storica del pensiero greco, pretende di riferire a Omero una religione aniconica (p. 57: "Quant à Homère, il ne fait jamais état des statues des divinités, seulement d'autels (bomoi)"), smentita da almeno un passo dell'*Iliade*, la processione delle donne troiane al tempio di Atena sulla rocca, dove il poeta presenta la statua della dea, narrando che: "*esse tesero tutte, col grido sacro, le mani ad Atena/mentre prendendo il peplo, la bella guancia Teano lo pose sulle ginocchia d'Atena bella chioma* (Hom., *Il.* VI, 301-303). Il simulacro di Atena, che nel poema assolve a una precisa funzione narrativa e sacrale, è del tutto ignorato da Wilkens, deciso a rintracciare nei poemi la religione celtica della natura e il culto teriomorfico diffuso nell'età del bronzo. Wilkens non spiega in questo modo gli anacronismi interni al poema, ma li risolve tout court, senza peraltro dare loro profondità e spessore storici. – Il metodo dell'inchiesta è (molto latamente) archeologico e linguistico, o per lo meno archeologia e linguistica sono gli strumenti che l'autore invoca per dissezionare i poemi e